
L'image de l'urbanisation et la guérison de la Terre dans
Villa Aurore (1982) et *Chanson bretonne* (2020) de Le Clézio*

The Image of Urbanization and the Healing of the Earth
in *Villa Aurore* (1982) and *Chanson bretonne* (2020) by Le Clézio

Obraz urbanizacji a uzdrowienie Ziemi w *Villa Aurore*
(1982) i *Chanson bretonne* (2020) Le Clézio

NATALIA NIELIPOWICZ

Université Nicolas Copernic de Toruń, Pologne

ORCID ID : <https://orcid.org/0000-0002-0346-4412>

e-mail : nataniel@umk.pl

Résumé. Cet article vise l'analyse de deux ouvrages de Le Clézio, *Villa Aurore* et *Chanson bretonne*, dans lesquels apparaît la question de l'urbanisation de la France. L'objectif est d'examiner la manière dont les transformations des paysages naturels en espaces urbains influent sur les réactions des narrateurs, tout en interrogeant la notion de littérature réparatrice. Cette approche s'inspire des réflexions d'Alexandre Gefen, mais propose d'étendre sa vision à une perspective biocentrique. Afin de déterminer si l'œuvre de Le Clézio va au-delà de la simple description des conséquences de la dégradation de la nature et envisage également des solutions-cures, menant à une guérison de la Terre, une étude liant l'approche écocritique et écopoétique est adoptée.

Mots-clés : Le Clézio, urbanisation, écocritique, écopoétique, littérature réparatrice, guérison de la Terre

* Publikację tomu sfinansowano ze środków Instytutu Językoznawstwa i Literaturoznawstwa UMCS. Wydawca: Wydawnictwo UMCS. Dane teleadresowe autora: Uniwersytet Mikołaja Kopernika, Instytut Literaturoznawstwa, ul. Bojarskiego 1, 87-100 Toruń; tel. +48 566 113 695.

Abstract. This article aims to analyse two works written forty years apart by Le Clézio, *Villa Aurore* (1982) and *Chanson bretonne* (2020), in which the issue of the urbanisation of France appears. The goal is to examine how the transformation of natural landscapes into urban spaces influences the reactions of the narrators while questioning the notion of restorative literature. This approach is inspired by the reflections of Alexandre Gefen but proposes expanding his vision to include a biocentric perspective. A study linking ecocritical and eco-poetic approaches will be adopted to determine whether Le Clézio's work goes beyond the simple description of the consequences of the degradation of nature and considers curative solutions aiming to heal the Earth.

Keywords: Le Clézio, urbanisation, ecocriticism, eco-poetics, restorative literature, healing of the Earth

Abstrakt. Artykuł ma na celu analizę dwóch utworów napisanych przez Le Clézio: *Villa Aurore* i *Chanson bretonne*, w których pojawia się kwestia urbanizacji Francji. Celem jest zbadanie, jak przekształcanie krajobrazów naturalnych w przestrzeń miejską wpływa na reakcje narratorów w kontekście rozważań dotyczących literatury naprawczej. Podejście to opiera się na refleksjach Alexandre'a Gefena, ale proponuje rozszerzenie tej wizji o perspektywę biocentryczną. Aby sprawdzić, czy twórczość Le Clézio wykracza poza prostą opisowość skutków degradacji natury i czy sugeruje możliwe rozwiązania-terapię, mające na celu uzdrowienie Ziemi, przyjęto analizę łączącą podejście ekokrytyczne i ekopoetyckie.

Słowa kluczowe: Le Clézio, urbanizacja, ekokrytyka, ekopoetyka, literatura uzdrawiająca, uzdrawianie Ziemi

1. INTRODUCTION

Dans l'essai, *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*, Alexandre Gefen défend l'idée que le début du XXI^e siècle a vu l'émergence d'une conception « thérapeutique » de l'écriture et de la lecture, celle de la littérature qui guérit, qui soigne, qui aide ou, du moins, qui « fait du bien » (2017, p. 9). Avec une nouvelle attention portée au monde, l'attention qu'il qualifie de « réparatrice » (2017, p. 14), la littérature française contemporaine refuserait de devenir un simple divertissement et, étant fondée sur l'empathie et les actions qui s'inscrivent dans l'éthique du *care*, elle aurait l'ambition de prendre soin du monde (Gefen, 2017, p. 10). Jean-Marie Gustave Le Clézio, qui depuis son entrée en littérature en 1963 s'est souvent fait la voix des indésirables, des plus faibles, partage cette vision de la littérature qui dépasse le cadre d'une distraction¹ et l'état de neutralité². Selon Gefen, l'attribution des prix Nobel en littérature au XXI^e siècle à Le Clézio et Patrick

¹ « Je milite [dit-il dans un entretien] en faveur d'une littérature qui n'est pas seulement une distraction, mais qui possède aussi une profondeur, une résonance, une complication intellectuelle » (JDD Magazine, p. 12).

² Selon l'écrivain : « l'idée même de la littérature, c'est de faire attention à tout ce qui passe, et ne pas être dans un état de neutralité, d'être toujours très attentif à tout » (Zhang, 2017, p. 165).

Modiano, deux écrivains manifestement sensibles aux malheurs humains, ne fait que confirmer les tentatives d'utilisation thérapeutique de la littérature française (2017, p. 250). Il en sera de même pour le troisième prix, celui datant de 2022 décerné à Annie Ernaux, abondamment citée par le chercheur.

Cependant, comme l'a déjà remarqué Karolina Czerska, l'essai de Gefen adopte principalement une perspective anthropocentrique : c'est surtout l'être humain, en tant qu'individu ou membre de la société, et sa remédiation qui intéressent le chercheur (Czerska, 2021, p. 200). En effet, il parle très brièvement des textes qui témoignent de l'attention écologique portée au paysage et à la nature, visant à préserver un monde qui va disparaître, mais qui essaient de dépasser « la simple mémoire nostalgique d'un pays perdu » (Gefen, 2017, p. 190). Les récits de Le Clézio, souvent imprégnés de la tonalité écologique, déjà confirmée dans la littérature critique, appartiennent à cette catégorie (Cavallero, 2009, p. 188 ; Buekens, 2022). Il semble donc pertinent de réfléchir à la question du travail, qui est le sujet du présent numéro de la revue, tel que dépeint par cet auteur dans le contexte de la guérison de la Terre. J'ai choisi dans ce but d'étudier l'image du travail lié à l'urbanisation de la France. Je vais essayer d'étendre l'approche de Gefen à une perspective biocentrique en utilisant les outils proposés par les chercheurs intéressés par les courants écocritique (Arne Næss et David Abram) et écopoétique (Pierre Schoentjes et Michel Collot). Je propose d'examiner deux ouvrages de Le Clézio, la nouvelle *Villa Aurore* et le conte *Chanson bretonne*, pour mesurer l'influence qu'a le développement urbain non seulement sur l'homme mais aussi sur le milieu naturel : les animaux, les plantes, le sol. Je me demanderai également si cette œuvre peut être qualifiée de littérature réparatrice.

La nouvelle *Villa Aurore* raconte l'histoire d'un vieux domaine de Nice ayant quelque chose de magique et portant un message de paix, mais qui a été détruit en peu de temps par le travail dévastateur des promoteurs immobiliers. Le récit ponctué par trois moments différents de la vie du narrateur-protagoniste met en contraste le bien-être et le bonheur relatif à son enfance marquée par la présence mystérieuse de la villa éponyme avec la blessure et la douleur qu'il éprouve en raison de la destruction de son site magique. L'approche fusionnelle avec le monde naturel n'est alors plus possible malgré ses deux retours vers les lieux d'enfance. Je voudrais comparer ensuite la tonalité de ce texte datant encore de 1982 avec celle du conte *Chanson bretonne* confrontant, presque quarante ans après, les souvenirs d'écrivain-enfant avec l'image actuelle d'un espace modernisé qui est, dans ce cas, la Bretagne. Le Clézio appelle ce récit d'enfance « conte », car plus que des souvenirs assurés, il évoque ici ses impressions et ses sensations (2020, p. 105) en relation avec ses étés passés à Sainte-Marine entre 1948 et 1954.

2. *VILLA AURORE* : DES RÊVERIES D'ENFANCE À L'URBANISATION ACCÉLÉRÉE

Villa Aurore, publiée en 1982 dans le recueil *La Ronde et autres faits divers*³ est écrit dans la lignée des premiers textes lecléziens qui condamnent explicitement le consumérisme et le développement urbain (Salles, 2007, pp. 30-37). Au cours d'une conversation avec Lu Zhang, sa traductrice chinoise, l'écrivain avoue avoir connu une histoire pareille à celle qui est décrite dans la nouvelle. Il lui parle d'un vieux château autrichien construit par la famille allemande Hohenzollern sur un promontoire entouré par la mer près de Nice, démoli en vue de la construction d'une petite ville d'immeubles à la place. Le Clézio avait projeté de réaliser un film pour empêcher la destruction du domaine mais, en raison d'un arrêt de vacances forcé, il n'a pu le faire et a fini par écrire, très indigné, à ce sujet. Cet épisode est-il à l'origine de la nouvelle ? On peut le supposer car, même si dans le texte *Villa Aurore*, il manque d'indices spatiaux explicites, les critiques reconnaissent à sa toile de fond des couleurs niçoises (Salles, 2022 ; Veche, 2022 ; Cavallero, 2009, p. 173).

Dans les souvenirs d'enfance du narrateur autodiégétique adulte, la villa Aurore de « couleur de nuage » (Le Clézio, 1982, p. 109) apparaît comme un être primordial et céleste depuis l'incipit du récit. Dans cette perspective spirituelle s'inscrit le grand jardin mythique appartenant au domaine et un faux temple circulaire qui s'y trouve et sur lequel est gravé un mot étrange, « OUPANOΣ » (*ouranos*, signifiant « ciel » en grec)⁴. Grand et partiellement abandonné, le jardin est un endroit propice à la faune et flore sauvages : oiseaux chantant leur musique céleste, chats errants, herbes folles, lianes et ainsi que diverses espèces arbustives et arborées suggérant « la forêt primitive » (Cavallero, 2009, p. 179). Aussi bien la demeure que sa propriétaire étrange jamais rencontrée – la dame de la villa Aurore – incarnent, dans les yeux du narrateur-enfant, l'aventure et activent son imagination. Comme le remarque justement Claude Cavallero, le protagoniste possède « l'intacte faculté d'accéder au paradis des premières années par la symbiose qu'[il] tiss[e] avec le monde, avec les éléments cosmiques, avec la faune et la flore » (2009 : 172). L'interaction du jeune narrateur avec cet espace frôle l'hyperesthésie (Onimus, 1994, pp. 31-55), mais demeure décrite avec des termes mélioratifs renvoyant à l'appréciation de la beauté naturelle (« C'était à ce moment-là [à la veille de l'été] que c'était le plus beau : le ciel bleu, sans nuage, et la pierre blanche du temple, si intense que je

³ Le texte a été d'abord publié dans la NRF, n° 350, l'année même de la parution du volume.

⁴ Notons en marge que le mot magique reviendra une vingtaine d'années plus tard sous la plume de Le Clézio pour donner titre à un de ses romans (*Ourania*, 2009) et pour y désigner une communauté utopique des gens vivant en harmonie avec la nature.

devais fermer les yeux, ébloui » (Le Clézio, 1982, p. 115.) L'être contemplateur qu'il est retrouve spontanément l'unité avec la nature :

Je restais assis des heures, à l'entrée de ce monde, sans vouloir y aller vraiment, seulement regardant ces lettres qui disaient le mot magique, et sentant le pouvoir de la lumière et l'odeur. Encore aujourd'hui je la perçois, l'odeur âcre des lauriers, des écorces, des branches cassées qui cuisaient à la chaleur du soleil, l'odeur de la terre rouge. Elle a plus de force que le réel, et **la lumière que j'ai amassée à cet instant**, dans le jardin, **brille encore à l'intérieur de mon corps**, plus belle et plus intense que celle du jour (nous soulignons, Le Clézio, 1982, pp. 115-116).

Tous les sens sont concernés dans cette partie de la nouvelle et le jeune homme, comme plusieurs autres protagonistes lecléziens, paraît être un synesthète. Il parvient à faire des associations entre divers modes de perception, par exemple quand il compare « le bruit crissant des insectes d'été » au « bruit même de la lumière » (Le Clézio, 1982, p. 115). Dans l'entretien déjà cité avec Lu Zhang, Le Clézio s'exprimant à propos de la littérature qui cultive la sensibilité souligne combien il est important de ressentir le monde environnant et il précise d'une manière assez provocante :

Mais ça n'a rien à voir avec la protection de l'environnement. C'est assez égoïste. C'est plutôt comment être conscient soi-même. Et peut-être si chacun est conscient, en fin de compte, si chaque être humain devient très conscient de ce qu'il expérimente à chaque instant de sa vie, il sera plus respectueux de l'environnement (Zhang, 2017, p. 165).

Le respect de la nature passe donc, selon l'auteur, tout d'abord par la pleine conscience de soi-même et par cette nécessaire attention et ouverture au monde. Le rapport existant entre la perception sensorielle et l'attitude écologique est souligné par des écosophies nées vers la fin du XX^e siècle, telle l'écologie profonde (théorisée par Arne Næss dans les années 70.) et, s'inspirant de celle-ci, l'écophénoménologie (de David Abram des années 90.). Selon ce dernier, le contact direct permettant de ressentir avec tous les sens la nature est considéré comme nécessaire sur notre voie vers une vie harmonieuse et engagée pour la protection de l'environnement naturel : il n'y aurait pas de respect de l'environnement sans conscience, sans sensibilité qui permettent de se sentir plus vivant, plus en phase avec le monde (2013, p. 343-344). Je crois qu'il serait justifié d'utiliser dans ce contexte le terme d'« écosensibilité », tel qu'il est employé par Michel Collot, renvoyant à « un nouveau sentiment de la nature » qui se nourrit de l'expérience sensible⁵. Pour les enfants attentifs à chaque

⁵ Il s'agit d'« une écologie du sensible, capable de retisser le lien, rompu par une rationalité purement technicienne, entre la connaissance et l'expérience ; [...] » (Collot, 2022, p. 10).

détail de l'entourage et éprouvant le plaisir « à vivre en association étroite avec les autres formes de la vie » (Næss, [1973] 2021, p. 28), comme c'était le cas pour le protagoniste de la nouvelle, chaque arbre devient « aussi proche qu'une personne, dans le genre d'un ami géant » (Le Clézio, 1982, p. 121) et chaque chat est familier, facilement identifiable. Le narrateur atteint ainsi l'idéal dont parle Næss : il devient un être humain dans la nature faisant partie d'un grand ensemble (Næss, [1973] 2021, pp. 26-29). Les enfants de ce récit connaissaient naturellement les limites qu'ils ne devraient pas transgresser – le respect des règles non écrites, comme par exemple la distance à maintenir, leur permet de rêver et d'éprouver « le frisson d'aventure » (Le Clézio, 1982, p. 110) – et, jour après jour, cela les rend heureux (Le Clézio, 1982, p. 111).

Avec le développement urbain qui survient, la tonalité change entièrement à partir de la deuxième partie de la nouvelle. La narration commence à s'organiser sur deux plans temporels qui permettent de contraster les expériences du présent et du passé. Le quartier, jadis magique, est devenu maladif et apocalyptique, il a besoin d'une thérapie. Dans ce paysage dominé par les grands immeubles qui poussent en désordre, il n'y a presque plus de place pour les arbres et ceux qui restent « semblent chétifs, ternes, vieillis, près de leur mort » (Le Clézio, 1982, p. 117). La période de bonheur paradisiaque étant terminée, le récit est dominé par le lexique de la maladie, de l'angoisse et même de la mort traduisant aussi bien l'état du paysage martyrisé par la pression immobilière que l'état du protagoniste, témoin de cette catastrophe. Ravagé au niveau écologique et privé de son secret, le quartier influe négativement sur le jeune homme dont le cœur se serre et bat plus vite. Il ressent une peur sourde et éprouve une douleur à cause d'une mort omniprésente :

Ce qui existait aujourd'hui avait effacé d'un seul coup tous mes souvenirs d'enfance, laissant seulement la sensation douloureuse d'un vide, d'une mutilation, un malaise vague, aveugle [...]. Dépossédé, exilé, trahi, ou peut-être seulement exclu, alors il y avait pour moi ce goût de mort, ce goût de néant (Le Clézio, 1982, p. 118).

Dans la question « Où était Aurore, maintenant ? » (Le Clézio, 1982, p. 119) que le narrateur se pose à lui-même, l'on peut reconnaître l'écho de la plainte du grand Rutebeuf. Le protagoniste leclézien finit par se blâmer lui-même pour son éloignement physique et affectif qui avait eu lieu à la période d'adolescence signalée par l'ellipse et vue comme un vide. Il lui a suffi de détourner son regard, de cesser d'être attentif, sensible pour que le mal survienne⁶. Il est déjà trop tard

⁶ Les termes renvoyant à l'altération du corps humain – « les jardins éventrés », « ces plaies béantes » – décrivent la terre tenaillée. Par contre, les verbes de mouvement utilisés pour décrire la

de sauver le monde aimé et même l'effort douloureux de le mémoriser, digne du narrateur proustien, représente finalement un échec.

Le harcèlement des investisseurs immobiliers et leur travail destructeur motivé par la convoitise est le thème principal de la dernière partie du texte. Au camp ennemi des entrepreneurs, dont l'opposition se trouve soulignée par le pronom sujet « ils », appartiennent aussi les architectes et les représentants des autorités locales : le maire avec ses adjoints. En quelques mois, leurs travaux ont fait de nouveaux ravages dont le plus inquiétant, pour le narrateur⁷, est la grand-route entourant la villa Aurore construite en vue de faire partir sa seule gardienne. Le protagoniste, affaibli et impuissant, finit par quitter les lieux, entouré par la foule des voitures et des camions, persécuté par les cris sauvages des hommes abattant les portes de la villa Aurore (Le Clézio, 1982, p. 133). Dans son réquisitoire contre l'urbanisation accélérée, l'on reconnaît la voix de Le Clézio lui-même :

Les forces destructrices de la ville, les autos, les autocars, les camions, les bétonneuses, les grues, les marteaux pneumatiques, les pulvérisateurs, tout cela viendrait ici, tôt ou tard, entrerait dans le jardin endormi, et puis dans les murs de la villa, feraient éclater les vitres, ouvriraient des trous dans les plafonds de plâtre, feraient écrouler les canisses, renverseraient les murs jaunes, les planchers, les chambranles des portes (nous soulignons, Le Clézio, 1982, p. 131).

Notons que le dénouement négatif de la nouvelle ressemble au celui d'une autre nouvelle du même recueil, *Orlamonde*, qui narre la destruction d'un vieux théâtre abandonné représentant une sorte de thébaïde et un endroit au pouvoir curatif pour une jeune élève Annah⁸. Il est intéressant de remarquer que les deux textes sont aussi publiés ensemble dans la collection Jeunesse et que le dernier mot du récit *Orlamonde* – la colère – semble correspondre aux motivations de l'auteur pour écrire ces ouvrages.

rapidité de l'expansion urbaine – pousser, grandir, mordre, braser, étendre – personnifient les constructions hostiles. Il ne reste que de la boue, du goudron, du ciment et de l'asphalte à la place de végétation : « Cela évoque, comme le remarque justement Bogdan Veche, une confrontation avec le minéral à l'assaut du végétal et, désormais, la narration se fait chronique d'une guerre perdue [...] » (2022). La seule consolation vient de l'appréhension par le protagoniste (et par le lecteur) du beau nom de la propriétaire qui correspond si bien aux souvenirs : Marie Doucet. Pendant que le prénom de Marie peut, par référence biblique représenter différents aspects de la spiritualité et de la force féminines, le nom créé du diminutif formé sur l'épithète « doux », évoque une personne au caractère délicat et tendre. Ensemble, ils résument assez curieusement le fait divers raconté par la nouvelle : le refus de la propriétaire de quitter sa maison malgré la pression et le harcèlement des investisseurs immobiliers.

⁷ Dont on n'apprend qu'à ce moment du récit le nom, Gérard Estève. La révélation de son identité semble, d'après Veche, « renforcer la fracture entre le jadis presque mythique reposant, entre autres, sur le mystère de l'anonymat, et l'ici et maintenant du bouleversement que les protagonistes doivent subir » (2022).

⁸ Lire à propos de cette nouvelle : Salles, 2023.

Animé par l'indignation, ne croyant plus au changement, ces témoignages des années 80. demeurent pessimistes. Leur ton est beaucoup plus désabusé que celui du texte ultérieur de Le Clézio, *Chanson bretonne* (2020) que nous allons analyser. Nous verrons que les descriptions de la modernité n'y contiennent plus de lexique de maladie. Il y est question d'abandon et de désolation mais une lueur d'espoir pointe à l'horizon comme si la remédiation et la guérison étaient encore possibles (Le Clézio, 2020, p. 89).

3. L'IMAGE DE L'URBANISATION EN BRETAGNE

Parmi les images du progrès et du développement urbain qu'on retrouve dans ce texte, il en est une qui frappe par sa ressemblance avec celle qu'on vient d'étudier dans la nouvelle : la disparition d'un domaine mystérieux. Dans le conte breton, il s'agit du château du Cosquer – le nom de cet édifice signifie en breton « la vieille demeure » (Le Clézio, 2020, p. 44), que le narrateur associe à une fête campagnarde y ayant lieu chaque été à la mi-août. Le château de couleur blanche est qualifié par le narrateur comme celui « de conte de fées », « surchargé, maniéré, irréel » (Le Clézio, 2020, p. 44). Il a donc ce caractère mystérieux, propre de la villa Aurore⁹. Il est vu et admiré de loin, sauf pour ce jour de fête où sa propriétaire, la marquise Mortemar, ouvrait sa porte pour la population du voisinage. Diverses sensations visuelles, tactiles et auditives, liées à cet événement se déroulant en plein air, rajoutent à la mémoire affective du narrateur et en font « une fête de rêve » (Le Clézio, 2020, p. 44). Vingt ans après, à cause de la décision des héritiers de la marquise, il n'en reste qu'une vieille ferme. L'écho de la plainte de Rutebeuf se fait de nouveau entendre dans l'interrogation du narrateur : « Qui s'en souvient ? » (Le Clézio, 2020, p. 46). La description du destin malheureux du domaine se termine avec le motif des conducteurs de voitures rappelant la fin triste de la nouvelle *Villa Aurore* : « La nouvelle route avait mangé une partie de la forêt, le territoire qui avait envoûté les enfants m'a paru rétréci, juste quelques prés et quelques bosquets de pins, les mirages ne peuvent pas survivre au regard des automobilistes » (Le Clézio, 2020, p. 46).

« Le vernis de modernité » (Le Clézio, 2020, p. 15) qui brille à Sainte-Marine affecte le narrateur-auteur car il perçoit la Bretagne de son enfance comme son

⁹ À l'instar de M^{lle} Doucet qu'on ne rencontrait jamais, la présence invisible de la propriétaire du château, la marquise Mortemar, scelle la magie du tableau et met l'imagination des enfants en branle. Le caractère légendaire de la marquise n'y est pas sans importance : respectée par tous, elle est célèbre pour son opposition à l'armée allemande pendant la guerre. À cela s'ajoutent des références bibliques de son nom qui « rappelait la mer salée de la Bible et le royaume de Jérusalem » (Le Clézio, 2020, p. 44).

« secret précieux » et sa modernisation lui donne « le sentiment d'un trésor volé » (Le Clézio, 2020, p. 16)¹⁰. Aux yeux du narrateur adulte, d'autres travaux de réaménagement effectués, comme la construction gigantesque et probablement inutile du pont de Cournouaille qui a remplacé le bac, ont pour l'effet de rapetisser le paysage et de transformer le fleuve l'Odet, jadis grand, en un bras d'eau tranquille, provincial et étriqué (Le Clézio, 2020, p. 18). En quelques années, cette construction a transformé l'estuaire sauvage « en parking à plaisanciers » (Le Clézio, 2020, p. 18). Cela a pris, selon le narrateur, un air « urbain » et « définitif », qui l'a découragé efficacement d'y revenir (Le Clézio, 2020, p. 19). Ajoutons qu'avant de devenir « des villégiatures de touristes », les ports de pêche bretons « étaient encore en activité » (Le Clézio, 2020, p. 98). La modernité qui a apporté des lois invitant les pêcheurs à abandonner leur navire pour devenir des ouvriers au service des conserveries, a bouleversé l'ancien mode de vie. Elle a fait disparaître le métier traditionnel de pêcheur et les poissons, pêchés de façon industrielle par les chalutiers. L'image que le narrateur donne dans cet ouvrage d'une Bretagne modernisée est pour une grande part caricaturale et il ne retrouve que quelques traces d'une magie ancienne en dehors de Sainte-Marine, dans les zones où le tourisme a tardé à se développer et qu'il appelle « des îlots au milieu de l'urbanisation galopante » (Le Clézio, 2020, p. 87). Le narrateur commente l'évolution des lieux de son enfance de la manière suivante : « la modernité a détruit le mode de vie, le décor et la culture ancestraux, [...] la Bretagne s'est modelée irrémédiablement sur le schéma mondial : routes à grande circulation, zones industrielles, tourisme de masse, urbanisation incontrôlée » (Le Clézio, 2020, p. 86). Il déplore aussi le mitage dans la zone côtière¹¹.

Mais, malgré les sentiments de désolation et d'abandon que le narrateur éprouve à la vue des zones vides en dehors de la période de vacances, son regard reste sobre : « La nostalgie n'est pas [selon lui] un sentiment honorable. Elle est une faiblesse, une crispation qui distille l'amertume. Cette incapacité empêche de voir ce qui existe, elle renvoie au passé, alors que le présent est la seule vérité » (Le Clézio, 2020, p. 86). De la même manière que la Bretagne de son enfance n'était pas seulement charmante, la modernisation ne s'est pas avérée toujours néfaste car beaucoup de ruraux en ont profité pour sortir de la pauvreté extrême (Le Clézio, 2020, p. 40). Adoptant ainsi la perspective du peuple autochtone, le texte s'inscrit une fois de plus dans le discours écocritique car, pour le narrateur-auteur, protéger l'environnement n'exclut pas la protection de l'être humain. Dans l'esprit d'écologie profonde qui tient à protéger

¹⁰ Certaines remarques qui suivent apparaissent déjà dans mon article, *La Bretagne ou « la magie du lieu » selon J.M.G. Le Clézio (2024)*.

¹¹ C'est-à-dire la construction d'infrastructures, de maisons isolées ou de zones d'habitat, dans des espaces initialement ruraux (forestiers ou agricoles), souvent en violation des règles d'urbanisme (Géoconfluences).

les peuples indigènes, porteurs de valeurs primordiales, le narrateur ne prend pas ses distances à l'égard de la présence humaine dans les écosystèmes¹². Comme le constate Pierre Schoentjes dans son ouvrage le plus récent, *Littérature et écologie*, « les enjeux environnementaux sont inséparables des questions de justice sociale et de défense des plus faibles » (2020, p. 18). Bertrand Guest va dans ce sens quand il écrit à propos des essais de Le Clézio : « ces textes font entendre la voix d'un penseur de l'écologie proprement sociale, soucieux de la vitalité d'habitants pluriels et de cosmologie variées sur la Terre » (2017, p. 124). Dans les extraits qui suivent, Le Clézio juxtapose les deux Bretagnes de sa connaissance et souligne le rôle des Bretons dans la sauvegarde du pays breton, d'une certaine idée de la nature, du respect du mystère :

1. Il y avait des **tas d'ordures** à l'entrée des villages, les routes étaient semées **d'ivrognes** et certaines maisons étaient d'une **pauvreté insupportable**. La Bretagne portait souvent les traces de **la misère noire** [...]. La Bretagne de mon âge mûr, et maintenant de ma vieillesse, a changé de visage, est devenue **propre et pimpante** [...]. L'arrivée de l'agriculture biologique **a redonné la vie** à d'anciennes **exploitations rurales** qui avaient été abandonnées. Des jeunes, garçons et filles, sans doute désillusionnés par la précarité dans les banlieues urbaines, ont décidé de changer de vie, **ils redressent les vieilles pierres, utilisent les composts et refusent les semences industrielles. Ils le font sans forfanterie, ni ce côté militant des écologistes de salon. Ils ont les mains rudes et le visage tanné par le soleil et le vent, ils sont les nouveaux aventuriers.** [...] Certains parlent à nouveau la langue bretonne [...] (nous soulignons, Le Clézio, 2020, pp. 89-90).

2. La préservation des monuments préhistoriques, l'entretien des chemins de traverse, le nettoyage des plages et le goût pour le maintien des bosquets ne sont pas le fait du hasard. **Les habitants des villages n'attendent pas les subsides de l'Etat pour décider de cela.** [...] Aujourd'hui, c'est cette Bretagne qui [l]'émeut. [...] C'est cette constance silencieuse, certains diraient cette obstination, qui est la véritable identité de la Bretagne [...] le pays de la mer ou le pays des forêts, au-delà de tout folklore à l'intention du tourisme et de toute complaisance pour la couleur locale (nous soulignons, Le Clézio, 2020, pp. 88-89).

Il s'ensuit que la « pathologie de l'espace » peut être soignée. Les effets curatifs résident dans la force discrète des indigènes bretons qui résistent à l'urbanisation incontrôlée sans chercher ni gloire ni récompense. Remédiant à leur terre, ils participent à une forme de guérison collective contribuant à une existence plus équilibrée et plus satisfaisante pour tous les habitants, aussi bien humains que non humains. À travers

¹² Notons que la description de la disparition de divers peuples indigènes revient souvent sous la plume de Le Clézio. En traitent p. ex. des essais comme *Le Rêve mexicain*, *La Fête chantée* mais aussi des romans tels que *Désert*, *Onitsha*, *Alma*. Lire à ce propos aussi l'entretien avec Lu Zhang (2017, pp. 170-174).

leurs gestes, ils restaurent à leur manière l'unité du vivant et semblent partager avec l'écrivain une même compréhension de l'écologie, vue comme la science de la maison, tout simplement (Le Clézio, 2024, p. 33). Le texte souligne une continuité persistante véhiculée également à travers les histoires locales racontant la magie du lieu :

Quelque chose du mystère de la Bretagne s'est transmis ici, est resté vivant malgré la modernité. Cela passe par certains hommes, certaines femmes, héritiers de traditions ancestrales, peut-être parce qu'ils sont été éduqués par la terre, par le vent et les saisons plutôt que par l'école communale (Le Clézio, 2020, p. 100).

et, à la page suivante : « C'est à eux que je voudrais dédier ce petit conte, [...] comme une chanson bretonne, un peu entêtée et monotone, [...] de celles, j'imagine, que mes ancêtres ont répétées jadis [...] que le vent a emportées » (Le Clézio, 2020, p. 101). À travers « le vernis imperméable de la modernité »¹³ se fait donc entendre une chanson, fragile mais tenace. Elle agit comme une forme de consolation, au sens que lui donne Gefen : une résistance poétique qui enchante malgré tout le monde. Cet aspect de la littérature comme force de réparation mérite d'être souligné car il illustre le pouvoir du récit à rétablir des liens endommagés entre les êtres et les lieux.

4. CONCLUSION : ÉCRIRE POUR RÉPARER LA TERRE ?

Pouvons-nous donc parler du réel pouvoir réparateur de l'écriture de Le Clézio dans le contexte de la guérison du monde naturel ? En critiquant de façon explicite l'urbanisation incontrôlée de la société de consommation en France, l'auteur se montre sûrement sensible aux problèmes écologiques qui en résultent. En tant qu'avocat des espaces sauvages et détruits suite aux travaux de réaménagement des terrains, ses textes, par l'identification du problème vu comme une maladie, dans le cas de *Villa Aurore*, ou par la présentation des solutions-cures possibles, dans *Chanson bretonne*, permettent aux lecteurs – sans oublier ici les jeunes pour lesquels l'écrivain publie aussi – de mieux comprendre les enjeux d'un tel progrès. La lecture de ses textes peut certainement nous aider tous à devenir plus responsables pour le monde naturel dans la mesure où la littérature qu'il propose multiplie les possibilités de sentir. Le Clézio lui-même avoue cependant, en toute humilité,

¹³ Je remercie pour cette expression et pour la suggestion de ce passage à l'évaluateur.trice de mon texte.

que ses écrits n'atteignent pas toujours l'objectif de guérir le monde par les mots¹⁴. Heureusement, cette conscience ne l'a pas encore découragé d'agir avec sa plume en faveur de la remédiation de la Terre.

REFERENCES/REFERENCIAS/ BIBLIOGRAFIA

- Abram, David. [1996] (2013). *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*. Trad. de l'anglais par Didier Demorcy et Isabelle Stengers. Paris : La Découverte.
- Buekens, Sara. (2022). « Ecologie » ; Veche, B. (2022). « Villa Aurore » ; Salles, M. (2022) « Nice » ; Salles, M. (2023) « Orlamonde ». In : *Dictionnaire J.-M.G. Le Clézio*. Caen : Editions Passage(s). Édité en ligne sous copyright de l'Association des lecteurs de J.-M.G. Le Clézio. <http://www.editionspassages.fr/dictionnaire-jmg-le-clezio/> (page consultée le 23.05.2025).
- Cavallero, Claude. (2009). *Le Clézio témoin du monde*. Clamart : Calliopées.
- Collot, Michel. (2022). *Un nouveau sentiment de la nature*. Paris : José Corti.
- Czerska, Karolina. (2021). O naprawczej mocy literatury w eseju Alexandre'a Gefena *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*. *Wielogłos, 2(48)*, pp. 189–199. DOI : 10.4467/2084395XWI.21.018.14346
- Delorme, Marie-Laure. (2023). Le Clézio, Légende vivante. Entretien de J. M. G. Le Clézio, *JDD Magazine*, 28/01/2023, pp. 12-15. <https://www.lejdd.fr/culture/le-clezio-jai-une-mefiance-instinctive-envers-le-pouvoir-politique-131997> (page consultée le 1.10.2024).
- Gefen, Alexandre. (2017). *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*. Paris : Corti. *Géocoñfluences. Ressources de géographie pour les enseignants*. <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/mitage> (page consultée le 18.02.2025).
- Guest, Bertrand. (2017). Habiter les langues de Terre. La justice socio-environnementale dans quelques essais. *Les Cahiers J.-M. G. Le Clézio, Habiter la Terre, 10*, pp. 123-135.
- Le Clézio, Jean-Marie Gustave. (1982). *La ronde et autres faits divers*. Paris : Gallimard.
- Le Clézio, Jean-Marie Gustave. (2020). *Chanson bretonne suivi de L'enfant et la guerre*. Paris : Gallimard.
- Le Clézio, Jean-Marie Gustave. (2024). *Identité nomade*. Paris : Robert Laffont.
- Næss, Arne. (2022 [2007]). Le mouvement d'écologie superficielle et le mouvement d'écologie profonde de longue portée. Une présentation. In : *L'écologie profonde* (pp. 25-41). Trad. Hicham-Stéphane Afeïssa. Paris : PUF/Humensis.
- Nielipowicz, Natalia. (2024). La Bretagne ou « la magie du lieu » selon J.M.G Le Clézio. *Revue Romane. Langue et littérature, 59(2)*, pp. 209-229. DOI : <https://doi.org/10.1075/rro.23025.nie>
- Onimus, Jean. (1994). *Pour lire Le Clézio*. Paris : PUF.
- Salles, Marina. (2007). *Le Clézio, « peintre de la vie moderne »*. Paris : L'Harmattan.
- Schoentjes, Pierre. (2020). *Littérature et écologie. Le Mur des abeilles*. Paris : Corti.
- Zhang, Lu. (2017, le 18 septembre). Je pense que la littérature doit beaucoup à la terre. Entretien de J. M. G. Le Clézio. *Les Cahiers J. M. G. Le Clézio, Habiter la Terre, 10*, pp. 159-176.

Data zgłoszenia artykułu: 02.03.2025

Data zakwalifikowania do druku: 01.07.2025

¹⁴ « [...] j'entreprends des actions et quelquefois ça ne sert pas. Quelquefois on est impuissant. Ça rend modeste. On écrit, on publie des livres mais ça ne sert pas toujours. Une fois ça a servi et une fois ça n'a pas servi » (Le Clézio, 2024, p. 168).